

ALICE QUINN

L'OMBRE DU ZÈBRE
AU PAYS DE ROSIE MALDONNE – 3

DU MÊME AUTEUR :

Dans la série comédie policière *Au pays de Rosie Maldonne* :

Saison 1 : *UN PALACE EN ENFER*

Saison 2 : *ROSIE SE FAIT LA BELLE*

Saison 4 : *NOM DE CODE : MÉMÉ RUTH*

Comédie policière :

LE GARÇON QUI RÊVAIT DE VOLER EN CADILLAC.

Dans la trilogie policière historique :

Enquête à Cannes à la Belle Époque.

Volume 1 : *LA LETTRE FROISSÉE*

Volume 2 : *LE PORTRAIT BRISÉ*

Volume 3 : *LE CARNET VOLÉ* (à paraître)

Roman noir :

FANNY N.

Comédie romantique feel-good :

BRILLE, TANT QUE TU VIS

Vous pouvez retrouver Alice Quinn sur son blog :

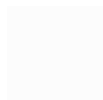
www.alice-quinn.com

et recevoir une savoureuse nouvelle
en vous abonnant à son club pour la suivre.



ALICE QUINN

L'OMBRE DU ZÈBRE
AU PAYS DE ROSIE MALDONNE - 3



Edition originale parue en France en 2016 par les éditions Amazon Publishing
Alliage sous le titre *L'ombre du zèbre*

Illustration personnage sur la couverture par orangevif.com

ISBN : 979-10-227-9297-4

Conformément au code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Alice Quinn 2016



« L'ombre du zèbre n'a pas de rayures. »
Eudoxie Bintou Apraksine (proverbe africain)

*« Quand on farfouille dans la merde,
ça finit toujours par puer ! »*
Monsieur Charles

*« J'étais brusquement devenue, non plus la femme de sa vie,
mais un globule blanc sous microscope. »*
Rosie Maldonne



Lundi

Cool Raoul

1

Ça faisait longtemps que moi, Rosie Maldonne, alias Cricri pour tout le monde, je n'avais pas eu une telle pêche un lundi matin en me levant de ma banquette dans ma grande caravane.

Pour résumer la situation, ce n'est pas toujours de tout repos d'élever seule trois enfants – trois petites filles – sans boulot régulier et avec seulement les aides sociales. Ce qui rend ma situation plus que précaire, et me force parfois à jongler avec des situations scabreuses pour parvenir à joindre les deux bouts.

Pourtant je ne peux pas me plaindre, car j'ai tellement de chance pour ce qui est des points essentiels : je vis dans une magnifique caravane, mes filles sont particulièrement géniales, et pour compléter le tableau, j'ai un chat, Pastis, qui doit avoir le QI d'Einstein tellement il est brillant.

À vrai dire, je traversais une période merveilleuse depuis mon retour d'Amsterdam.

Eh oui, ça peut sembler incroyable qu'une fille comme

moi, survivant en caravane avec trois mômes, sans boulot fixe, grâce aux allocs, soit allée passer les vacances de Noël à Amsterdam avec ses gosses ; mais c'est la vérité vraie.

Ça commençait à faire un bail et les images éblouissantes des maisons médiévales, de cartes postales sur les canaux s'étaient estompées petit à petit dans ma mémoire. Comme les choses n'allaient qu'en s'améliorant dans ma vie depuis six mois, tous les moments trop cool vécus là-bas étaient maintenant éclipsés par ma vie quotidienne.

Je me demandais ce qui m'avait réveillée, j'ai vite compris : Pastis ! mon chat ! le seul homme de la maison !

Les hommes de ma vie n'ont souvent été guère plus que des éclairs ! Pour ne parler que des pères de mes enfants, celui de Sabrina n'a été qu'un oiseau de passage – venu du Cap-Vert –, celui de Lisa m'avait passé la bague au doigt pour l'enlever très rapidement et se mettre en ménage avec une bourgeoise plus rassurante pour lui, et le père d'Emma n'a jamais eu aucune relation de quelque sorte avec moi vu qu'Emma était la fille de ma meilleure amie et que je l'avais récupérée à sa naissance.

Cette situation qui s'érigait presque en système faisait de Pastis l'unique présence masculine dans notre *sweet home*.

Pour l'heure, il était en arrêt devant le fenestron.

Il faisait un drôle de *niac-niac* avec sa mâchoire. Il avait vu un petit oiseau, sûrement. C'est là que j'ai entendu ce joli chant de petit rossignol. Je suis incapable de faire la différence entre un martinet, un rossignol ou un merle ; mais rossignol, ça sonne bien comme nom.

J'ai glissé un œil dehors. Les fleurs du chèvrefeuille sauvage m'ont fait coucou avec leur parfum, en frémissant.

Magique ! Et un petit, tout petit oiseau, genre rouge-gorge mais avec la gorge pas rouge, sautillait d'une fleur à l'autre, tout gai.

Je comprenais mieux à la fois mon énergie incroyable et la chanson que ma mère m'avait expédiée de l'au-delà :

« *So-leil, / Toi qui viens de loin, / Toi qui connais bien / Le secret des cœurs...* »

Ma mère, depuis qu'elle était morte il y avait dix ans de ça, à l'aube de mes seize ans, n'était jamais très loin de moi. Elle continuait à me parler en utilisant mes rêves la nuit. Elle m'envoyait des messages à travers des chansons. C'était pas toujours évident à décrypter, mais c'était pour que je fasse marcher mes méninges.

Cette nuit-là, elle m'avait envoyé un hymne au soleil. Normal.

Je ruisselais de transpiration dès les premières heures ces temps-ci. Mon éternelle minijupe, pourtant très très courte, me semblait encore trop longue ; et mon petit caraco-débardeur à fines bretelles me pesait comme un énorme pull-over. Je buvais des tonnes d'eau du matin au soir. La canicule me collait sur l'asphalte. J'avais du mal à respirer cet air suffocant de chaleur humide.

Tout me le disait : c'était l'été ! Plus que quelques jours d'école. J'ai regardé ma montre : j'avais un quart d'heure d'avance sur mon horaire habituel, je n'étais pas en retard ; j'avais tout le temps de paresser cinq minutes, puis de réveiller gentiment mes trois filles – Sabrina et les jumelles – et d'amener tout ce beau monde à l'école.

Quand j'ai pensé à l'école, j'ai failli avoir un frisson de crainte : *Comment je vais faire pour éviter les directrices,*

avec le fric de la cantine que je dois ? Et puis je me suis souvenue : je ne devais rien.

Quelle sensation, la légèreté ! C'était merveilleux. J'avais bien un petit découvert sur mon compte et quelques dettes qui couraient – comme une ardoise chez l'épicier –, mais rien d'important ni d'urgent, et rien qui m'empêcherait de donner à manger aux gosses.

En préparant mes filles, je me demandais si je n'avais pas oublié quelque chose, tellement j'étais peu habituée à avoir zéro stress comme ça dans ma vie.

Cette année-là, les jumelles ayant grandi – je dis *jumelles* car elles ont à peu près le même âge, quatre ans, et même si elles ne sont pas toutes les deux de moi, elles sont bien mes filles ! –, je n'avais plus besoin de la grosse poussette. On pourrait croire que ça simplifiait ma vie, mais en fait non. Car comme mes petites étaient un peu rêveuses, elles étaient très lentes dans tout ce qu'elles faisaient. Surtout quand on marchait.

Lisa est plutôt timide et elle suit Emma partout, alors que cette dernière est une vraie meneuse, toujours prête à foncer dans le tas ! Mais quand il s'agissait de promenades, elles étaient sur la même longueur d'onde, elles s'arrêtaient toutes les minutes pour admirer un insecte, un caillou ou un mégot de cigarette. Tout ce qui était par terre provoquait chez elles la même extase. Alors qu'avant, avec la poussette, j'expédiais les parcours à fond la caisse, dorénavant chaque déplacement me prenait le double de temps.

Je les ai donc accompagnées toutes les trois jusqu'aux écoles très lentement. Sans histoires. Rien dans les poubelles – je regarde toujours dans les poubelles, un réflexe –, et ni

FBI ni mafia, pas de gros bras dans les rues. Aucun danger à l'horizon. Le calme plat. Toujours zéro stress !

J'ai d'abord déposé les jumelles à la maternelle, puis Sabrina qui était cette année-là en CE1 à la grande école.

Elle avait grandi et elle avait un corps mince et nerveux, avec des bras et des jambes de sauterelle. Elle adorait, dans l'ordre : jouer à l'institutrice avec Pastis ; attacher tout ce qu'elle pouvait avec des élastiques ; et reprendre toutes les grandes personnes qui disaient des gros mots. Mais sa véritable passion était d'observer. Avec ses grands yeux qui dévoraient son visage, elle passait son temps à zieuter tout et tout le monde !

Et en plus, elle savait lire maintenant, ma grande !

Je voyais tellement la vie en rose que même l'école, je l'ai admirée ce jour-là : ses couleurs passées, ses murs extérieurs couverts de graffitis, ses buissons rabougris qui essayaient vaguement de l'égayer un peu, les éléments de jeux tout rouillés et les HLM qui l'entouraient... tout me semblait magnifique.

Il faisait une grosse, grosse chaleur. J'adorais. Je me laissais submerger avec délice par cette canicule.

Un bonheur n'arrive jamais seul : d'abord du soleil ; et maintenant je découvrais que j'avais du temps devant moi !

J'ai chantoné : « *So-leil, / Toi qui viens de loin...* »

Je suis rentrée en flânant. Je m'étais dit que pour une fois, au lieu de faire le ménage, la lessive et de chercher un *job* précaire, j'allais rentrer simplement et dormir un bon coup. *Dormir quand les autres vont au boulot et qu'il fait grand jour. Dormir quand on n'a pas le droit de dormir. Le pied.*

Bien entendu, j'aurais dû me méfier. Mer d'huile annonce

le typhon. Il faut faire gaffe à l'eau qui dort. Volcan endormi cache lave qui bout. Murmures de mouettes, signe de tempête. Pierre qui roule n'amasse pas mousse – hum... aucun rapport, mais l'idée générale y est.

2

J'ai fait comme j'avais pensé.

J'ai installé un hamac aux mailles serrées qu'on m'avait donné, en accrochant un bout à un morceau de fer sur la façade de la gare désaffectée qui donnait derrière ma caravane et l'autre bout à une branche d'un platane qui ombrageait mes quartiers.

J'ai sorti les pieds de mes sandales compensées et je me suis balancée doucement.

Cool, Raoul.

Les sensations étaient merveilleuses : sécurité, confort, abandon. C'est au moment où le sommeil m'a saisie et où je commençais à rêver que tout est arrivé en même temps.

Mon grillon a sonné. Mon grillon, c'est mon téléphone. Je l'appelle comme ça parce qu'il fait un bruit de grillon. Ça m'a réveillée en sursaut et j'ai failli tomber du hamac en essayant de l'attraper.

C'est génial de dormir dans un hamac, mais c'est pas toujours évident à maîtriser. Quand on tâtonne un peu pour chercher son téléphone et qu'on n'est pas tout à fait réveillée, on peut vite se retrouver le nez par terre.

J'ai fini par réussir à saisir l'appareil avant que la sonnerie ne s'arrête.

— Allô ?

C'était Émilie. Mimi pour les intimes. Serveuse attitrée du Select, le bar où j'allais parfois bosser au *black*. Son fils, Léo, avait été il y a longtemps confié aux services sociaux pour des raisons que j'ignorais et qu'elle ne voulait pas dire – elle avait peut-être honte ou alors, c'était trop douloureux. Depuis quelque temps, elle essayait de récupérer sa garde.

Sa voix était stressée.

— Misère de misère... comment je vais faire ? Cricri, c'est toi ?

— Ben oui, c'est moi, puisque tu viens de m'appeler.

— Y a que toi qui peux me sauver, Cricri, s'il te plaît.

— Quoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Qu'est-ce qui m'arrive ? Je suis aux urgences, figure-toi. Je suis tombée de l'escabeau. Je briquais ma baraque, parce que Léo arrive une semaine plus tôt. Exceptionnellement, le juge accepte de faire un essai pendant la fin de la période scolaire, et on enchaînera sur les vacances. Comme les séjours se sont plutôt bien passés quand il venait les week-ends et les congés scolaires, on fait cet essai *vraie vie quotidienne*. Je suis O.K., il est O.K., le juge est O.K. sur les conseils des assistantes « soces » et tout le bazar.

— Et ?

— T'as pas compris ou quoi ? Il arrive demain ! Moi, je suis à l'hosto. Je passe sur le billard dans deux jours pour qu'on opère mon poignet. Je peux plus bouger le dos à cause du choc.

— Ouh là ! ma pauvre ! Et tu veux que je fasse quoi ? que j'appelle la DDASS pour prévenir qu'il peut pas venir ?

— Quoi ? Ça va pas la tête ? S'il vient pas cette fois, ça va

être remis à perpète ! Faudra repasser devant le juge et tout le tintouin. Va savoir si j'aurai encore cette chance !

— Euh... tu veux faire quoi ?

— Je sais pas. Je fais quoi, Cricri ? Dis-moi, toi. Tu sais toujours ce qu'il faut faire !

Décidément, c'était ma fête ! Un conseil à donner ? Je n'aime pas donner des conseils parce que je ne peux même pas me conseiller moi-même. On ne peut pas dire que je sois un modèle pour ce qui est de savoir mener sa barque ! Pourtant, qu'on ne me demande pas pourquoi, les copines veulent toujours que je leur donne des conseils ! Peut-être parce que j'adore lire les livres de la patronne de Véro qu'elle me prête. Véro, c'est mon autre copine. Elle fait le ménage chez une psy – en fait, c'est *sa* psy ! –, et c'est là qu'elle emprunte les bouquins en question.

— Je sais pas si je suis vraiment de bon conseil, Mimi. Des fois, j'ai des idées bizarres.

— Justement, c'est pour ça, Cricri. Tu penses pas comme les autres. Allez, dis-moi ce que tu ferais à ma place !

Depuis le début de la conversation, je savais ce que j'aurais fait à sa place, mais c'est pas pareil de dire de le faire aux autres. Parce qu'après, il faut tenir bon jusqu'au bout. Et en général, les autres, ils assument pas mes idées. Normal, c'est pas les leurs. Ça devient compliqué là, non ?

— Je te le dis... mais t'es pas obligée de suivre mon conseil, hein ?

— Vas-y, Cricri, parle.

— Ben à ta place, je moufterais pas ; j'enverrais Léo chez une bonne copine, je lui demanderais de rien dire non plus à la DDASS, et je verrais bien comment ça tourne le temps de

me rétablir. Ni vu ni connu... Surtout que Léo, il est grand et il comprend bien les choses, non ?

— ...

— Mimi ? T'es toujours là ?

Quelques secondes de silence et elle a dit précipitamment :

— J'espérais que tu dises ça. Merci, merci ma Cricri. Alors tu veux bien prendre Léo chez toi quelques jours ? Tu verras, il n'est pas difficile. Tu devras seulement surveiller qu'il fait ses devoirs, l'empêcher de rejoindre sa bande de copains qui dealent, faire en sorte qu'il n'approfondisse pas sa relation avec le gamin qui fait partie du groupe identitaire et qui a profané les tombes juives il y a deux ans, et qu'il n'accompagne pas à la mosquée le grand dadais qui veut partir en Syrie. O.K. ?

— Rien que ça ? Je croyais qu'il était facile, ton Léo...

— Oui, il est très facile, mais il est attiré par les fragiles et j'ai quand même peur de la contagion – à cet âge-là, rien n'est jamais gagné... Et puis tu sais, c'est seulement ce qui guette tous les mômes qui sont en lycée pro – ça et l'absentéisme, bien sûr !

— T'es devenue socio ou quoi ?

— Tu verras quand les tiens seront ados, Cricri ; t'es obligée de le devenir...

— Bon, alors, je dois faire quoi ?

— Rien ! Bouge pas ! Je lui laisse un SMS, et en sortant de ses cours demain, il passera directement chez toi. O.K. ?

— T'as besoin de quelque chose à l'hosto ?

— Pour l'instant, rien. Je te dirai. Le plus important, c'est ça ! – Aïe ! ouille ! lâchez-moi, tirez pas comme ça ; me

touchez pas ; non, je bougerai pas le dos. Désolée, Cricri faut que je raccroche.

Et crac, elle a coupé la communication.

Je me suis assise sur le hamac, abasourdie. Léo à la maison ? Il allait falloir faire un peu de place ! Je mettrais Sabrina dans la cabine des jumelles et lui dans la chambre de Sabrina. Du point de vue de l'espace, ça allait le faire. C'était du côté de la gestion que ça allait être plus compliqué. D'abord, un ado, ça devait manger pas mal ! Je voyais déjà le spectre de l'ardoise qui grossissait à vue d'œil, chez l'épicier.

Bon. On verrait bien. Les choses finissent toujours par s'arranger toutes seules, non ? En tout cas, comme disait Sabrina : *C'est la vie !* J'essayais de réfléchir à ma nouvelle organisation quand un bruit de clochette annonçant un SMS a retenti : *ding !*

C'était un message de Véro :

— *G besoin 2 twa. Ta du Taf en se momen ?*

Ma réponse :

— *non, prcwoi ?*

— *Super ! Stp Stp, va bosser demain chez ma patronne Rachel Amar, 41 rue Felix Faure, à 10 h.*

— *Cwa ?*

— *Elle est pas là en ce moment, et nous, on part en congé avec les enfants. On en profite car quand elle est là, elle ne veut voir que moi comme nouvelle tête, sauf qu'elle veut que j'en profite, quand elle part, pour faire tout à fond chez elle. Nettoyage de printemps, quoi. Je compte sur toi. Je t'appelle quand je rentre.*

— *En congé ? ?*

Je répétais comme un perroquet. La stupeur, faut croire.

— *Essaie de rapporter chez ma patronne les livres que je t'ai prêtés. À cœur vaillant rien d'impossible.*

J'ai reconnu au style que c'était Ismène qui avait écrit le déroulé des événements en signant Véro. Elle n'aimait pas le langage SMS. Oui, ça paraît bizarre mais Ismène, ma meilleure amie *black beauty*, avait flashé l'année d'avant sur ma meilleure amie *déprime un jour, déprime toujours* ; et depuis, elles étaient inséparables.

L'une, Ismène, qui bossait à la mairie, qui adorait la poésie, la cérémonie du thé japonais, les codes secrets et les bimbos sans cervelle ; et l'autre, Véro, qui toute sa vie avait enchaîné les stages et les CDD instables, les mecs tordus et les séjours en HP... un couple improbable, mais ça avait l'air de marcher.

En attendant, je suis restée sans voix. Façon de parler. Quoi, elles portaient comme ça, sans prévenir avant, et je devais aller la remplacer au pied monté ? Au pied debout ?... Au pied cassé ?... C'est quoi, déjà, l'expression ? *Gonflées, les gonzesses.*

Ce boulot qui me tombait dessus sans prévenir ! Fallait réussir à l'intégrer dans mon programme ! Sans avoir rien organisé ! Le caser entre mes obligations avec les enfants. Entre les gouttes. Et un ado, ça sort du bahut à n'importe quelle heure, c'est pas régulier. Sans compter les profs absents. Sans compter que c'était bientôt les vacances. Ça allait tout compliquer ! Enfin, pas la peine de pleurnicher quand on peut pas faire autrement.

J'allais en profiter pour rapporter les super bouquins de la patronne en question que Véro m'avait prêtés. Des trucs de

psy hallucinants, encore plus planants que *Snoopy*. Un certain Freud qui écrivait sur les rêves prémonitoires, balaise le type. Je m'étais régalée à lire tout ça. Enfin... *lire*, c'était vite dit. J'avais feuilleté, disons... Ça manquait d'illustrations, mais bon... le suspense y était. Et ça me faisait penser aux rêves que ma mère m'envoyait sous forme musicale.

Elle-même, la patronne de Véro, écrivait aussi. Des trucs ardu, pointus, surtout sur les grands criminels. Je l'avais croisée une fois en allant chercher Véro au boulot. Le genre tête en l'air... sapée très strict, jupe longue droite, chemisier col Mao, chaussures plates... Hors sujet. La question du jour était : *Aller faire le ménage chez elle ?*

D'accord, j'ai horreur de faire le ménage chez les autres, mais c'est un rayon que je connais bien quand même. Et puis, c'est pas comme si j'avais tellement de revenus en ce moment, en dehors de mon RSA – même si je n'étais plus dans le grand rouge ! J'ai répondu :

— *OK*

Parce que franchement, je ne savais pas quoi répondre d'autre. Je n'allais quand même pas laisser Véro dans le caca. Pour une fois qu'elle prenait des vacances ! J'ai rajouté :

— *Et les clés ?*

Réponse immédiate :

— *Merci, on te revaudra ça. Il y a un double des clés dans une enveloppe à ton nom à l'accueil de la mairie. La fille de l'accueil est prévenue de ton passage.*

Elles avaient tout prévu. Je reconnaissais bien là l'esprit méthodique de la cadre de mairie qu'était Ismène.

Voilà comment une matinée cool s'était soudain transformée en raz-de-marée.

3

J'ai essayé de me préparer à la tornade qui s'annonçait en rangeant la caravane.

J'ai nettoyé à fond, changé les draps des gosses. Je transpirais, je ruisselais malgré la porte et les fenêtres grandes ouvertes pour provoquer un courant d'air.

J'ai même eu le temps de tremper une baguette dans de l'huile d'olive, suffisant pour me caler.

Et j'ai apporté le linge sale au Lavomatic.

Pendant que ça lavait et séchait, j'ai rajouté à mon ardoise chez l'épicier arabe – le seul qui me fait crédit – une boîte de tomates pelées et un oignon. J'avais prévu de faire des spaghettis le soir, j'en avais encore à la maison. L'épicier m'a dit que j'avais atteint le plafond chez lui. Il fallait que je règle le passif le plus vite possible.

J'ai fait une halte au Select, histoire de prévenir Tony qu'il ne devait pas compter sur moi les jours suivants parce que je devais travailler chez Rachel Amar.

De temps en temps, quand il avait besoin, je dépannais Tony pour le service dans son café, le Select ; en échange de quoi, il me payait au lance-pierre et au noir. Mais bon, chacun y trouvait son compte. Surtout quand il me laissait chanter le samedi.

Comme Tony flirtait un peu avec moi et que je ne

répondais jamais présente, notre relation continuait toujours sur le même mode.

Quand je suis arrivée au Select, c'était la panique à bord. Il n'y avait pas grand monde encore, mais il anticipait le *rush* de l'apéro. Il n'arriverait pas à faire face sans Mimi. Il croyait que je venais l'aider. Comme je ne crache jamais dans la soupe, je lui ai dit que je passerai après avoir récupéré les petits à l'école.

Il y a toujours plus de monde entre 5 et 7 dans un bar. Par contre, pour le lendemain, je n'avais aucune solution pour lui. Personne à lui proposer. Je lui ai dit que j'allais réfléchir pour lui trouver quelqu'un.

Il a quand même pensé à m'offrir un café que j'ai savouré, accoudée au bar, à côté d'Antoine, un vieil habitué en tenue de cycliste.

La soixantaine, gros bidon sous son T-shirt tendu, moustache, genre papy bien dans sa peau, il portait un bermuda collant, une banane et une casquette Coca. Il avait l'air vraiment heureux. On était au diapason, lui et moi.

Je le connaissais un peu parce que trois ans auparavant, il était passé une fois au café avec son petit garçon qui avait joué avec Sabrina. On avait échangé sur des soucis d'éducation, les jouets préférés des enfants, et comme les maîtresses à l'école pouvaient parfois nous stresser. C'était tout. Mais de temps en temps, quand on se croisait là, on se saluait avec un sentiment de complicité. Il était dans l'immobilier ou quelque chose comme ça. Une fois, j'avais entendu Tony dire qu'il était marchand de biens et qu'il possédait des quartiers entiers. Il n'avait pas l'air si riche que ça, avec son accent méridional bonhomme et sa tenue de

cycliste. Et puis, le Select n'était pas vraiment un bouge fréquenté par les milliardaires.

— Ça a l'air d'aller, Antoine ? je lui ai demandé.

— On fait aller. Et vous, Cricri, ça va comme vous voulez ?

— Ouais, la belle vie en ce moment. Presque plus de dettes. Et vous ? Votre petiot ? Ça pousse ?

— Ça baigne, il est premier de sa classe. Une tête. Je ne sais pas de qui il tient, mais sûrement pas de moi !

Il a éclaté d'un gros rire débonnaire.

— Cool, j'ai dit – parce que je savais pas quoi répondre à sa vantardise.

Il s'est penché vers moi et il m'a demandé sur un ton complice :

— Au fait, votre vrai nom, c'est Rosie, je crois ? J'ai jamais compris pourquoi tout le monde vous appelle Cricri. C'est pas le diminutif de Rosie, ça ! Encore, Roro, j'aurais compris !

Et il a encore éclaté de rire. Il commençait à m'agacer un peu, mais je me sentais obligée de répondre. La politesse élémentaire, mon cher Watson.

— Oh, c'est juste une vieille histoire. Rosie, c'est réservé à ma mère, c'est tout... j'ai bougonné.

Eh oui, j'avais horreur qu'on m'appelle Rosie ! Cricri au moins, ça ne me rappelait pas ma mère. Quand elle était morte, j'avais décidé que personne ne m'appellerait plus jamais Rosie. C'était elle qui avait choisi ce prénom, il lui appartenait ; et puisqu'elle n'était plus là pour le prononcer, autant en changer ! J'avais choisi Cricri au hasard, j'avais trouvé ça simple et sympa. Sans chichis.

— Bon, allez, je retourne au boulot ! a dit le cycliste en finissant son hoquet de rire.

— Vous bossez toujours, vous ? Pas encore à la retraite ?

— Non, y a pas vraiment de retraite dans ma partie. Il a fouillé dans sa banane.

— Tenez, vous donnerez ça à Sabrina. C'est un jeu des sept familles que j'ai fait imprimer sur Internet pour me faire de la pub. Il m'a tendu un jeu de cartes miniature. Sur chaque carte, au dos, il y avait le logo de son agence immobilière avec une annonce : *À vendre... À louer...* et un numéro de téléphone. Côté endroit, il y avait bien les sept familles, depuis les enfants jusqu'aux grands-parents, chaque famille représentant un type de bien immobilier : appartement principal, maison secondaire, pavillon de banlieue, *et cetera* ; il y avait même une famille qui vivait dans une caravane !

— Merci. Sympa, les dessins. J'ai rangé le jeu dans la poche de mon short.

— En ce moment, c'est dur, il a dit. C'est quand même la crise, là... Les prix stagnent.

— Oh ! je sens du stress ! Vous devriez faire un peu de relaxation !

— Et vous, vous voulez pas acheter un appartement ?

Ça a été mon tour d'éclater de rire.

— Et je prendrais le fric où ? La banque qui me prêterait, faudrait qu'elle soit tombée sur la tête, vous croyez pas ? Et puis je suis très bien dans ma caravane. La plus grande de la région. Vous savez qu'elle a été conçue spécialement pour un roi du voyage ?

Il s'est étiré copieusement et a sauté en claquant les pieds à

dix centimètres du sol. Les autres clients l'ont considéré d'un air amorphe. On aurait dit une pub pour une barre d'énergie. Il vous fatiguait rien que de le regarder.

— Allez, salut la compagnie ! Il est sorti en chantonnant.

J'ai fini mon café et je l'ai suivi avec moins de punch.

— Tu m'oublies pas, hein ? a crié Tony pendant que je m'éloignais.

4

Je suis passée à la mairie prendre les clés de la patronne de Véro qu'Ismène avait laissées dans une enveloppe à mon nom. Puis je suis allée chercher les gosses. J'ai donné le jeu de cartes d'Antoine à Sabrina. On s'est arrêtées au Lavomatic récupérer le linge.

Si je voulais tenir ma promesse à Tony, je n'avais plus le temps de rentrer à la caravane, alors je suis retournée jusqu'au Select avec mes courses, mon linge propre et les loupis. La température n'avait pas baissé. J'ai installé les enfants au fond du café avec du pain, du beurre, de la confiture et du lait froid que j'ai piochés dans le frigo du Select. Les restes des petits déjeuners.

Pendant leur goûter, j'ai commencé mon service. J'ai réussi à débarrasser leur table entre deux commandes et à sortir les cahiers pour les devoirs.

Sabrina devait apprendre à compter à haute voix et à la suite jusqu'à mille et aussi à additionner des nombres à deux chiffres. Jusque-là, j'arrivais encore à suivre et je pouvais l'aider quand j'avais le temps. Les jumelles ont sorti un cahier coloré et elles ont aligné des barres, des ronds et des vagues. C'était très joli. Au bout d'un moment, elles en ont eu assez et elles se sont mises à courir partout dans le café, mais Tony les a à peine remarquées tellement il était

débordé.

Ma grande, une fois ses devoirs finis, a étalé le jeu de cartes d'Antoine et elle a longuement observé les dessins des familles. Mais ça a fini par l'ennuyer et elle a sorti ses ficelles pour attacher frénétiquement les poupées des jumelles, les livres de classe, les chaises et les tables.

Depuis que j'avais lu – enfin *lu*, c'est vite dit... – les bouquins de Rachel Amar, la patronne de Véro, je me posais des tas de questions sur cette manie de Sabrina. Elle adorait tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une ficelle : un élastique, une cordelette, un lacet, tout ce qui pouvait servir à attacher des choses entre elles – le scotch lui plaisait bien aussi. Et sa passion, c'était de tout nouer ensemble. C'est pourquoi il fallait faire attention chez moi : quand on se déplaçait, on risquait à tout moment de se prendre les pieds dans les fils tendus et de se foutre par terre ; un piège permanent.

Quand Sabrina était petite, la psy de la crèche m'avait dit un jour qu'elle cherchait à relier ce qui s'était détaché dans sa vie. Qu'elle voulait garder attaché bien serré tout ce qui s'était séparé. Son père et moi, par exemple. Mais aussi ses frères et sœurs qui vivaient avec son père. Avant, je pensais que la psy était tordue d'imaginer tout ça sur les gamins. Je pensais que Sabrina, elle voulait juste jouer avec des ficelles. Maintenant, comme je m'y connaissais un peu plus depuis les bouquins de Rachel Amar, j'étais plus calée et j'avais pigé des tas de trucs, donc je me disais que... j'en savais trop rien, mais que c'était peut-être pas si simple.

Bien sûr, j'aurais bien voulu que ça lui passe, surtout quand je trébuchais sur ses pièges. J'avais eu une idée

l'autre jour : je lui avais fait faire des tas de dessins où elle attachait tout ce qu'elle voulait. J'arriverais peut-être à faire sortir ses ficelles de la vie réelle ? Ça serait toujours ça de gagné. Petit à petit, la clientèle a diminué. Le *rush* était fini.

J'ai ramassé les derniers verres sur les tables, j'ai nettoyé ; et quand j'ai entendu un type qui poussait un juron du côté de la salle du fond, cri suivi d'un boucan de chaises renversées, j'ai compris que Sabrina était allée trop loin.

À la sortie des toilettes, elle avait attaché deux chaises avec une banquette, raccourci idéal pour se bananer. Le nez du bonhomme a évité le carrelage par miracle ; et avant que ça dégénère, j'ai chopé Sabrina par la manche et j'ai gueulé :

— Emma, Lisa, on décampe ! J'ai poussé la porte pour sortir.

— Salut Tony ! Je repasse un de ces quatre pour la paye ! Tu peux noter que j'ai fait deux heures trente aujourd'hui ! Allez, *ciao* ! Tony n'avait pas bien compris ce qui se passait. Il m'a fait un sourire.

— Merci Cricri !

5

En rentrant, on s'est trouvées pendant un moment, par hasard, derrière une gamine, – une ado – qui avait une drôle d'allure. Sapée comme l'as de pique. Au début, je n'ai pas fait attention vraiment. Elle portait des sacs de courses de supermarché. Rien de plus banal.

Mais à un moment, elle est entrée dans un petit immeuble, et j'ai juste remarqué qu'elle était réapparue très peu de temps après. J'ai pu m'en rendre compte car juste au moment où elle avait pénétré dans le bâtiment, Emma s'était assise par terre et elle avait refusé d'avancer.

Ce n'est pas qu'elle soit capricieuse, elle est plutôt facile, mais parfois elle fait des fixations. Des petites crises de jalousie. Dans ces cas-là, j'ai du mal à comprendre ce qu'elle veut. Heureusement qu'il y a Sabrina, elle traduit.

Elle s'est penchée sur Emma pour savoir ce qui se passait et elle m'a dit :

— Emma, elle veut plus avancer parce qu'elle a oublié sa princesse Sarah chez tonton Tony ; et sans elle, elle peut pas dormir.

— Elle pouvait pas me le dire simplement ?

Emma adore sa princesse Sarah qu'elle habille en Superman car elle a des superpouvoirs de protection. J'étais un peu fatiguée, alors je me suis assise aussi. Les filles ont

fait pareil. Emma m'a regardée d'un air interrogateur. Je l'ai prise sur mes genoux. Lisa a commencé à boudier.

— C'est fatigant de rester debout, t'as raison ; j'avais besoin de me reposer moi aussi. Tu veux ta princesse Sarah, c'est ça ?

— Oui.

— Mais on est déjà loin de chez Tony, je suis très fatiguée, il est tard, et je n'ai pas la force de retourner la chercher. Je ne sais pas comment faire. On va se presser le citron, on aura peut-être une solution, d'accord ?

Je réfléchissais vraiment tout en me reposant, et c'est à ce moment-là que j'ai vu la drôle de fille ressortir du même immeuble alors qu'elle venait d'y entrer. Elle nous a regardées et elle a continué sa route.

Pendant les quelques secondes où j'avais croisé son regard, j'avais pu voir combien elle était jolie. Bien sûr, c'était encore une ado, mais elle avait des yeux lumineux en amande, les pommettes d'Eva Mendès, la bouche de Pénélope Cruz, des cheveux noirs qui lui tombaient en cascade dans le dos, une peau de bébé, des épaules et des poignets très fins... Elle avait tout d'une biche ou d'une gazelle. Mais d'une biche apeurée, car son regard était celui d'une bête traquée. Ce qui rehaussait encore sa beauté.

Nous avons repris notre conversation là où elle en était et c'est Sabrina qui a eu la bonne idée : faire dessiner à Emma l'image de sa princesse Sarah pour qu'elle puisse la remplacer à la maison, le temps qu'on aille un jour chez Tony reprendre la poupée.

On s'est donc remises en route ; et en arrivant au coin de la rue, on a vu la même fille qui ressortait d'un pavillon avec

jardinet. Tête baissée, elle a repris son chemin devant nous. J'ai remarqué qu'elle n'avait plus ses sacs à la main. Elle marchait plus rapidement.

Donc c'était comme un manège. Elle entrait dans des habitations et elle en ressortait quelques minutes plus tard, délestée de ses paquets, petit à petit.

Elle s'est soudain enfoncée sous le porche d'un groupe d'immeubles plutôt dégradés. Je suis arrivée à la hauteur de ce porche et j'ai jeté un coup d'œil par pure curiosité.

N'importe quoi, moi ! Déjà qu'en général, ma grande gueule me joue des mauvais tours, si je commence à me mêler de la vie de gens que je ne connais même pas, ça ne va pas s'arranger !

Elle se dirigeait vers une sorte de bicoque mal fichue dont la porte d'entrée était murée, au fond d'une cour – ou était-ce une impasse malodorante ? C'était rempli de cageots de légumes à moitié pourris. Au premier étage, accrochée à une fenêtre aux volets cassés et fermés, une pancarte indiquait que le bien était à vendre, avec le nom d'une agence.

Elle s'est arrêtée au milieu. Elle regardait les quelques marches extérieures en béton de la vieille maison de ville décrépie et la fenêtre barrée d'une planche de bois.

Soudain, sur le trottoir, un type m'a bousculée pour entrer dans la cour lui aussi. Quand il m'a croisée, j'ai surpris une expression dure dans son regard.

Des yeux bleu acier, une bouche charnue, une barbichette de trois jours savamment étudiée, un visage tout en angles, mais beau garçon. Il ressemblait à Jude Law, en mauvais. La trentaine.

Il était chaudement habillé pour la saison, d'un superbe

costume blanc, d'une chemise noire, et chaussé de pompes en cuir. Il s'est dirigé à grands pas vers la fille qui lui tournait le dos. Elle ne l'a pas entendu arriver. Il s'est arrêté à sa hauteur et il l'a attrapée par le bras, violemment.

J'ai cru qu'elle se faisait agresser et j'allais intervenir quand j'ai constaté qu'il lui parlait dans une langue étrangère à mes oreilles. Elle baissait la tête, ne réagissait pas et lui répondait doucement dans la même langue. Il l'a poussée dans le dos et elle a failli s'étaler, mais elle s'est rattrapée sur la première marche de l'escalier qu'elle a grimpé rapidement.

Juste à ce moment-là, la sonnette d'un vélo a retenti. Un vieux cycliste est passé de l'autre côté en me faisant un grand signe de la main. C'était Antoine. Je lui ai fait signe, moi aussi, et il a crié :

— Tiens, Cricri ! Ça va ?

Il m'avait distrait de la scène que jouaient le beau gosse et la petiotte. J'ai tourné la tête de nouveau vers eux tandis qu'Antoine s'éloignait sur son vélo.

La fille a enjambé la rampe pour entrer dans la maison par la fenêtre seulement barrée d'un morceau de bois. Inutile d'intervenir, il était clair que ces deux-là se connaissaient ; et même s'il n'était pas tendre avec elle, leur relation ne me regardait pas. *Bon, au moins, maintenant, je sais où elle crèche*, je me suis dit comme si c'était important. Cette fille était une parfaite inconnue pour moi, non ? Elle m'avait intriguée, O.K., et après ?

J'ai fait demi-tour et on a chanté des chansons sur le chemin. Mais cent mètres plus loin, un type a soudain surgi devant moi, sortant d'une ruelle. C'était le même homme.

Celui avec le costume blanc. Il m'empêchait de passer. J'ai sursauté, les enfants ont braillé, j'ai gueulé :

— Ça va pas la tête ? !

J'avais crié un peu fort pour compenser mon sursaut et faire croire que je n'avais pas eu peur. Emma a poussé le type, Lisa s'est cachée derrière moi et Sabrina a commencé à dérouler son fil de nylon.

— J'ai priorité, a dit l'homme en français, sans aucun accent.

J'ai pensé : *« J'ai priorité » ? « J'ai priorité » ? Mais il a une araignée au plafond, ce type-là, où quoi ? Depuis quand il y a des règles de priorité pour les piétons sur les trottoirs ?* J'ai dit, sans quitter le bonhomme des yeux :

— Sabrina, range ce fil. Les jumelles, écartez-vous. Et j'ai répondu au type :

— Toi, t'as peut-être la priorité ; mais moi, j'ai le feu vert, c'est plus fort.

J'étais assez vénère. En général, ce que je ne comprends pas me court sur le haricot. C'est pour ça que je suis souvent agacée. Raide, il a penché le buste, de toute sa hauteur, vers moi. Si j'avais été seule, je lui aurais donné un coup de pied quelque part, mais je ne voulais pas apprendre aux enfants que la plupart des problèmes se résolvent par la violence.

Je suis restée de longues secondes sans bouger. Les jumelles sentaient qu'il se passait quelque chose de bizarre. Lisa tirait sur mes habits avec les lèvres qui tremblaient, au bord des larmes. Sabrina brandissait son fil de nylon d'un air menaçant et Emma faisait des yeux noirs pour intimider l'adversaire. C'est là que le type a susurré entre ses dents :

— Si je vous revois par ici, toi et tes morveuses, je vous

crève. Compris ?

Oui, décidément, il parlait bien le français. Pourquoi j'avais imaginé qu'il était pas français, moi ?

Je ne voulais pas vraiment montrer que je cédaï, même si j'avais une grosse trouille. J'ai délicatement et lentement tendu la main devant moi en bougeant les doigts comme pour balayer l'homme de mon passage et j'ai avancé lentement.

Miracle, il s'est écarté pour me laisser passer. Mais ses yeux bleus ne nous ont pas lâchées et je les ai sentis qui me brûlaient le dos pendant longtemps.

Quand j'ai eu le courage de me retourner, il avait disparu. J'ai continué mon chemin sans entrain. J'essayais de comprendre ce qui s'était passé exactement. Et puis, comme je marchais, cette mésaventure m'est sortie de la tête et j'ai recommencé à faire des plans sur la comète.

— Bon, avec le boulot chez la patronne de Véro, ça va me faire dans les 300 en tout, plus les allocs ; et ce soir chez Tony, ça va me permettre de régler l'ardoise pour l'instant. Cool ! Les vaches grasses continuent.

— Maman, tu parles toute seule ? a demandé Sabrina, ce qui a provoqué chez les jumelles un intérêt soudain.

Elles m'ont dévisagée avec insistance. Pastis m'a sortie de la situation en venant à notre rencontre. Il avait beau avoir le QI d'Einstein, parfois il ressemblait à Rantanplan ! À côté de la plaque, mais surtout – ce qui était un comble pour un gros matou –, il avait un comportement de chien. Par exemple, il nous accompagnait souvent un bout de chemin. C'était sûrement parce qu'il avait faim, mais quand même.

Il s'est frotté à mes chevilles.

— Ah, tu es là, Pastis ? T'aurais pas une petite dalle, toi ?
Il a miaulé langoureusement en me regardant dans les yeux.

— Maman, a dit Sabrina, poucroi que Pastis, il te regarde toujours comme un amoureux ?

— Tu trouves ? C'est gentil... euh... c'est sûrement que quand il me regarde, il voit une grosse gamelle de manger...

Les enfants ont préparé leur cartable pour le lendemain – oui, je sais, pour les jumelles, c'était pas compliqué ! On aurait dit qu'elles avaient tout oublié de l'incident. Pour elles, ce que nous venions de vivre avec la fille et le sale type n'était pas plus important qu'une séquence dans un dessin animé.

— Maman, on fait une comédie musicale ! a dit Sabrina.
— Non, on fait un pestacle, a dit Emma.

— C'est pareil ! a dit Sabrina en haussant les épaules. Elles ont disparu dans une cabine avec la radio.

Quand Pastis a vu que je m'agitais au-dessus des fourneaux, il a fait un bond jusqu'à mes épaules. Là, il a décidé qu'il ne faisait pas assez chaud et que j'avais besoin d'une écharpe, et c'est autour de mon cou qu'il s'est enroulé, humant tout ce que je préparais, nonchalamment penché vers la source odorante.

Il est vraiment doué en tout, ce matou ! Eh oui, c'est pas évident de se maintenir en équilibre sur un perchoir, secoué comme un sac de patates.

J'ai fait revenir l'oignon, j'ai ouvert la boîte de tomates pelées et j'ai fait bouillir de l'eau pour les spaghettis.

J'avais les yeux rouges à cause des oignons. *Criii ! Criii !*
Mon téléphone-grillon. J'ai hurlé :

— Vite, vite, quelqu'un ! Téléphone !

Les enfants sont arrivées en courant et c'est Emma qui a trouvé mon portable avant qu'il n'arrête de sonner. Elle l'a passé à Sabrina qui l'a ouvert et qui me l'a tenu contre mon oreille pendant que je continuais à cuisiner. On est rodées pour ce genre de numéro.

C'était Gaston.

Gaston était pour moi à la fois le père que je n'avais jamais eu, le chevalier servant qui me manquait, et le meilleur ami sur qui on peut compter jour et nuit. Si on rajoutait qu'il était plein aux as, ça achevait le tableau. C'était un poète vivant dans un château endormi à moitié à l'abandon mais féérique, et roulant dans une vieille Jaguar. On aurait pu penser que grâce à lui, j'étais à l'abri du besoin, mais c'était sans compter sur le fait que rien n'a plus de prix pour moi que mon indépendance. Je préfère bouffer du pain sec que dépendre de qui que ce soit. Je sais, c'est pas malin, mais on ne se refait pas. Je suis comme je suis. Le fruit d'une longue lignée de femmes pas forcément fute-fute, mais qui se sont toujours débrouillées seules comme elles pouvaient.

Ce jour-là, Gaston m'appelait au secours car il avait besoin de temps en temps, pour sortir de sa routine, de venir prendre sa dose d'adrénaline auprès de ma smala. Rien que garder les enfants était pour lui synonyme de *film d'action*.

— Je m'ennuie, ma Cricri ! Vous n'auriez pas besoin d'un taxi demain, par hasard ? Je propose mes services.

— Pourquoi pas ? Demain, je commence un nouveau boulot à 10 heures. Vous pourriez m'y emmener ? C'est en bord de mer.

— O.K. Je vais venir plus tôt pour emmener les enfants à

l'école aussi. Disons que vous louez les services de ma limousine avec chauffeur pour la journée. Ça me fera des vacances.

— Ça marche !

— En plus, j'ai eu une super idée vous concernant, je voudrais vous la soumettre. À demain.

J'ai pas eu le temps de dire *Au revoir*, il avait déjà raccroché. *Une idée me concernant ?* Qu'est-ce qu'il s'était mis en tête, cette fois ? Gaston avait cette particularité qu'il disait toujours que je faisais un gâchis de mes multiples dons – c'était lui qui pensait ça, attention, pas moi, hein ! Il voulait que j'apprenne l'anglais, que je passe mon permis... bref, il voulait toujours que j'apprenne quelque chose. Il ne savait pas, peut-être, que j'étais allergique à l'apprentissage, et que j'avais redoublé trois fois ma quatrième pour finir par me faire virer ?

— Ça sent bon, maman, a dit Lisa.

— Poucroi tu pleures ? a demandé Emma.

— Je pleure pas, c'est les oignons.

Ça les a amusées, elles sont reparties dans leur chambrine avec les peaux de l'oignon en les reniflant pour essayer de pleurer. Je sais pas pourquoi, sur elles, ça ne marchait pas.

Pendant que le tout mijotait, je me suis servi un petit verre de porto qu'il me restait d'une *fiesta*, au fond d'une bouteille. Pastis, qui avait réussi à garder l'équilibre jusque-là, a vacillé dangereusement. Je repensais au type qui m'avait menacée. Je m'inquiétais pour la jeune fille qui habitait avec lui.

— Pastis, tiens-toi tranquille, t'arrêtes pas de bouger ! Il m'a répondu par un miaulement indigné. Ensuite, on s'est

enfilé les spaghettis et les enfants m'ont aidée à débarrasser la table. Avec tout ça, il était plus tard que d'hab. J'ai fait la cérémonie du coucher, avec un tour dans la douche pour Sabrina, histoire de gagner du temps le lendemain matin. J'ai couché Lisa, et Sabrina a aidé Emma à faire le dessin de la princesse Sarah, habillée en Superman. Elles ont mis le dessin sous l'oreiller d'Emma.

Après avoir lavé la vaisselle, plié et rangé les habits qui étaient revenus du Lavomatic, vérifié les cartables pour le lendemain, je me suis installée confortablement sur ma couchette avec un bouquin de Rachel Amar et... j'ai piqué du nez.

Pastis s'était installé sur mon ventre et son ronron me berçait. Tout ça pour dire que je me suis endormie comme une souche et que je n'ai pas bougé jusqu'au lendemain matin.

Mardi

Quelques rencontres

6

Réveil avec une horrible sensation d'étouffement. C'est que Pastis, l'air de rien, pesait son poids ; et que quand il appuyait comme ça sur mon ventre, mon sentiment d'oppression était au maxi.

Je me suis levée d'un bond. Je transpirais. J'avais en boucle dans la tête une chanson de Piaf : « *Mais puisque j vous dis que j suis pas folle, vous m entendez ? ! / J suis pas folle ! J suis pas folle ! J suis pas folle !* » Voilà pas que ma *mother* allait puiser dans le répertoire de ma grand-mère, maintenant ! Ça m'a mise en rogne contre elle. Oh ! mais on va remonter jusqu'à la préhistoire ou quoi ?

J'ai jeté un coup d'œil sur la montre-réveil qui n'avait pas marché. En retard de trente minutes. Avec les jumelles qui lambinaient en chemin, ça n'allait pas le faire ! J'ai foncé dans les chambrines et j'ai attrapé Emma et Lisa que j'ai douchées rapidement. Ou plutôt : j'ai voulu les doucher. Mais le pommeau de la douche a fait *crushuiiiit ! grogshrrrt ! grogrshruiiiit !*, il a craché trois gouttes d'eau

sale et a refusé de continuer son boulot. Pendant ce temps, Sabrina s'habillait toute seule.

J'ai couru avec les jumelles jusqu'à une fontaine dans le style provençal le plus pur, une fontaine qui offrait de l'eau de source en permanence une rue plus loin, et j'ai lavé les petites directement dedans. Je sais que les voisins de la fontaine, déjà réveillés, devaient me regarder avec malveillance ; mais au moins il n'y avait pas encore de touristes, c'était toujours ça. L'eau était fraîche et claire, les filles ont pataugé avec bonheur en se lavant, et nous sommes revenues en courant à la caravane. J'avais pris avec moi deux bouteilles d'eau en plastique vides que j'ai remplies et rapportées chez nous pour dépanner.

Il fallait que je m'occupe de ce problème rapidement dans la journée. En séchant et finissant d'habiller les petites, j'ai allumé la radio, histoire d'avoir quelques nouvelles pendant qu'on prenait notre petit-déjeuner. Vite fait. Il me restait de la baguette d'hier, avec du lait.

Aux infos, j'ai entendu ces mots : *pyromane de la pleine lune*. « Pyromane de la pleine lune » ? Je me suis demandé si c'était une nouvelle BD qui venait de sortir. Mais non, apparemment, c'était un jeune homme qui mettait le feu aux bibliothèques. J'ai compris que *pyromane*, c'était le mot pour dire « celui qui mettait le feu ». Celui-là, il brûlait spécialement les bibliothèques ! Drôle d'idée. Et ça n'en faisait pas mon copain !

J'adore les bibliothèques. C'est là que je vais me détendre quand j'ai un coup de blues. Au rayon BD, justement. Dans le coin, on a la chance d'avoir la plus belle bibliothèque du monde. C'est une vieille villa, genre château, qui a été

construite par les Rothschild ! Excusez du peu ! Et maintenant nous, la valetaille, on a le droit de se balader dedans et aussi dans le parc. Bouquiner, rêver, traîasser. Royal.

L'homme avait été arrêté et son procès allait bientôt commencer. Il était muet comme une tombe. Il refusait de parler ou de communiquer, *s'enfermant dans un comportement négatif pour lui*. Que quelqu'un ait envie de foutre le feu à ces endroits paradisiaques, je n'arrivais pas à piger. Il fallait que j'essaie de comprendre comment il fonctionnait, ce type. Du côté de mes bouquins psy. Savoir qu'il y avait peut-être une explication rationnelle et scientifique à son comportement m'a vaguement rassurée et on a bouclé les préparations pour l'école.

Lavage de dents avec l'eau des bouteilles et *tutti quanti*. Je guettais par la lucarne l'arrivée en Jague de mon taxi Gaston quand j'ai compris qu'il avait eu une panne de réveil lui aussi, mais en pire que moi.

Ça ne lui ressemblait pas de ne pas tenir sa parole. Mais comme il n'avait pas d'obligations familiales, il n'avait pas l'habitude de se lever aux aurores. Et surtout, il ne se rendait pas compte que Sabrina, il fallait qu'elle soit devant le portail avant 8 h 31. La directrice de la grande école est une vraie facho, elle ferme la porte à 32. Et même si tu es devant pendant que la concierge ferme à clé, elle ne rouvre pas. Elle n'a pas le droit. C'est l'enfer, cette école.

C'est comme ça, on n'a rien le droit de dire. Pas de retard. Règlement. L'heure m'a rattrapée dans mes réflexions hautement politico-philosophiques, j'ai compris qu'il fallait foncer. Finalement, on est arrivées aux écoles avec deux